

l'art des moyens hygiéniques prophylactiques capables d'éloigner pour eux les chances de mort qui résultent de la viciation de leur race et de leur constitution. Si, de bonne heure, par le régime végétal et lacté, les gouteux et les apoplectiques modifient la cause de leurs, ils échapperont au podagrisme et à la paralysie. Les enfants issus de scrofuleux et de phthisiques doivent être élevés au soleil et au grand air des champs, avec une nourriture animale excitante et fortement réparatrice, pour échapper au sort qui les menace. Quant à la folie, on ne peut espérer la prévenir que par une éducation morale particulière éloignée des grandes passions humaines et des funestes effets d'un romantisme ou d'un mysticisme exagéré.

II. *Maladies antérieures.* — Certaines maladies antérieures inspirent au médecin des indications prophylactiques. Une personne sujette aux bronchites, à la diarrhée, aux rhumatismes, aux maladies de peau, etc., trouve avec raison qu'il est prudent à elle d'éviter le froid, l'humidité, les écarts de régime et les aliments qui peuvent la rendre malade. C'est de la prophylaxie faite par l'hygiène.

III. *Maladies épidémiques et contagieuses.* — Il en est de même dans les maladies épidémiques et contagieuses, contre lesquelles on cherche à se prémunir par l'application des moyens ordinaires de l'hygiène. Leur prophylaxie soulève d'immenses questions sanitaires, d'une difficulté extrême, et qui sont loin d'être résolues, malgré les discussions dont elles ont été l'objet. Est-on contagionniste, vite il faut des cordons sanitaires; ne l'est-on pas, on supprime les lazarets, les quarantaines et toutes les autres mesures préventives.

Dans les maladies épidémiques et vraiment contagieuses, tous les moyens préventifs sont inutiles, car, si la contagion directe existe, elle est toujours liée à la contagion indirecte par l'air, c'est-à-dire à l'infection, et, bien qu'on évite tout rapport direct avec les malades, par cela même qu'on vit dans l'air qu'ils respirent, on est exposé à contracter la maladie. Ces épidémies sortent des lazarets et sautent par dessus les cordons sanitaires sans qu'on puisse les en empêcher. Si la nature du mal est violente, elle dévaste tout sur son passage, et il n'y a contre elle qu'un seul moyen prophylactique général de quelque valeur, c'est la dispersion du foyer épidémique. Cela ne se peut faire partout, et il est évident qu'on ne peut songer à disperser la population de Paris occupé par le choléra; mais, en général, là où une épidémie fait des ravages, la dispersion des habitants dans la campagne, sous des tentes, ou ailleurs, est un excellent moyen de faire disparaître ce fléau. Cela est si vrai, que, lorsque, dans une prison, dans un couvent, dans un collège, règnent la rougeole, la fièvre typhoïde, le typhus, l'autorité, instruite par l'expérience, disperse tous ses pensionnaires, et le mal disparaît. Dans le choléra de 1849, l'hospice de la Salpêtrière fut tellement ravagé, que l'administration des hôpitaux fut obligée de renvoyer ses vieillards dans la ville pour y vivre de la pension qui leur était allouée. Un peu plus tard, dans le midi de la France, également ravagé par le fléau, les habitants d'Arles, décimés et effrayés, se dispersaient dans les campagnes voisines, pour ne pas rester dans le foyer épidémique, qui s'éteignit dès lors très-rapidement. Partout ce fait se reproduit de la même manière dans des circonstances semblables, et il pourra trouver d'utiles applications dans l'avenir.

## § 2. — Prophylaxie thérapeutique.

Il y a une autre prophylaxie que celle dont je viens de parler et qui fait presque exclusivement partie de l'hygiène, c'est la prophylaxie qui appelle à son aide les moyens thérapeutiques proprement dits. Ainsi l'inoculation du cow-pox est le moyen prophylactique certain de la variole; l'usage de la belladone préserve de la scarlatine; on dit que le soufre a les mêmes propriétés contre la rougeole: on a essayé les ceintures métalliques contre le choléra; l'inoculation du venin de vipère contre la fièvre jaune, etc.

Mais toute cette partie de l'art est dans l'enfance. Heureux soit le génie qui pourra l'agrandir et en étendre les limites!

## ARTICLE II.

## DES INDICATIONS CURATIVES OU THÉRAPEUTIQUES.

Lorsque la maladie est déclarée, sa nature et ses phénomènes principaux, l'état du malade et les circonstances qui l'entourent, inspirent tout naturellement au médecin la conduite qu'il doit suivre. Ce sont pour lui autant de sources d'indications thérapeutiques.

1° La maladie, 2° le malade, 3° les objets ou agents extérieurs au milieu desquels il se trouve, voilà l'ordre dans lequel il faut étudier les indications thérapeutiques.

Il y a des indications rationnelles fournies par la raison, et que l'on remplit dans la plupart des lésions physiques et chimiques, lorsque le raisonnement précède l'expérience. — Extraire un corps étranger irritant pour les tissus, remettre un os luxé à sa place, sont des indications rationnelles. — Au contraire, l'indication est empirique lorsque, uniquement conseillés par l'expérience, les médecins emploient la saignée, les vomitifs ou les antipyrétiques, et surtout les spécifiques, tels que l'iode, le mercure, la quinine, etc. La meilleure manière de classer les indications en particulier, c'est de les ranger selon leur importance et d'après la nature des moyens qu'elles mettent en œuvre. Ainsi, selon qu'on s'attaque à la nature et à la cause prochaine du mal, aux phénomènes morbides secondaires ou aux symptômes, on obéit à une indication *rationnelle*, *accessoire* ou *symptomatique*.

I. *Indication.* — L'indication *rationnelle*, *principale*, *essentielle*, est remplie quand on a dirigé ses moyens thérapeutiques contre la nature ou la cause prochaine du mal. Exemple: la saignée du pied ou les sangsues aux cuisses chez une femme dont les règles viennent d'être brusquement supprimées et qui se plaint d'étouffements, de palpitations, d'étourdissements, de spasmes, etc. L'extraction d'un corps étranger qui entrave les fonctions d'un organe; un vomitif chez un sujet qui souffre d'une indigestion; le quinquina, le mercure, chez des individus affectés de fièvre intermittente ou de syphilis, etc., remplissent des indications fondamentales ou rationnelles.

II. *Indication accessoire.* — On obéit à une indication accessoire en calmant la céphalalgie d'une fièvre typhoïde par des compresses d'eau glacée, les crampes

du choléra par des armatures métalliques, ou en donnant de l'éther contre les spasmes de l'hystérie. Le nombre de ces indications est considérable.

III. *Indication symptomatique.* — Il est une foule de maladies chroniques incurables dans lesquelles existent des symptômes incommodes plus douloureux que le mal. Les névralgies du cancer, la toux et la diarrhée des phthisiques, les sueurs des cachectiques, la pneumatose des hystériques ou des hypochondriaques, etc., sont des accidents que l'on cherche à faire disparaître par les sédatifs et par les toniques, avant de prétendre à la guérison de l'état général qui les produit. On remplit alors une indication symptomatique. C'est de la *thérapeutique fonctionnelle*.

§ 1<sup>er</sup>. — *Indications fournies par la maladie.*

L'idée qu'on se fait de la nature d'une maladie entraîne toujours après elle l'application d'une méthode thérapeutique particulière. Thémison, qui séparait toutes les maladies en trois classes, produites, les unes par le resserrement des tissus, *strictum*, les autres par leur relâchement, *laxum*, et les dernières, mixtes, par le mélange du *strictum* et du *laxum*, n'avait que trois indications, à remplir, à l'aide de moyens relâchants ou émollients, par des topiques, des réfrigérants et des substances astringentes. Tous ceux qui, à son exemple, depuis Sylvius et Paracelse, jusqu'à Brown, Rasori et Broussais, ont élevé des systèmes nosologiques reposant sur une dichotomie chimique, humorale ou nerveuse, ont fait comme lui et ont singulièrement simplifié la médecine, en la ramenant à deux indications opposées, que le moins habile pouvait aisément remplir. Mais toutes ces doctrines exclusives se sont évanouies dans l'observation attentive des faits. Les maladies, si complexes par leurs causes, par leur nature et par leurs principaux phénomènes, présentent un grand nombre d'*indications fondamentales rationnelles* qu'il est impossible de restreindre systématiquement à une dichotomie quelconque. Il faut les chercher dans la nature des éléments qui la composent ; dans le siège, dans les symptômes, dans la période du mal, etc.

I. *Nature de la maladie.* — La nature scrofuleuse, syphilitique, charbonneuse, rhumatismale, goutteuse, paludéenne, morveuse, inflammatoire ou cancéreuse des maladies ; la présence de corps étrangers dans les tissus ou dans les cavités naturelles, telles que les tumeurs hydatides, calculs biliaires ou vésicaux ; les projectiles isolés dans les chairs ; le dépôt de venin dans une plaie ; les parasites animaux ou végétaux, extérieurs ou intérieurs, etc., forment, quant à la *nature du mal*, des indications thérapeutiques fondamentales dont le médecin ne saurait se passer, s'il veut favoriser le travail de la guérison. Il n'est pas une de ces circonstances de la maladie qui n'implique un traitement spécial ; ici le mercure, là de l'iode, ailleurs du quinquina, de la véralrine, une opération ou un pansement particuliers. L'indication fournie par la nature des maladies est la plus importante de toutes, car elle permet de négliger une foule de circonstances locales accessoires, le remède choisi devant suffire à tout.

II. *Éléments de la maladie.* — Les éléments d'une maladie, tels que l'état inflammatoire, qui commande les émissions sanguines et les émollients ; l'état muqueux ou bilieux, auquel on oppose généralement des vomitifs et des purga-

tifs ; l'état catarrhal, qui guérit aisément par les révulsifs cutanés et par la vésication ; l'état adynamique, qui exige l'usage des toniques et du vin ; l'état ataxique, périodique, etc., sont autant d'indications principales qui modifient plus ou moins profondément la thérapeutique des maladies, en obligeant le médecin à employer des remèdes appropriés à l'une ou à l'autre des manifestations que je viens de signaler. Ainsi, par exemple, une fièvre typhoïde de forme inflammatoire exige un traitement tout différent de celle qui se présente avec la forme adynamique. Ici, la diète, la saignée, les bains ; là, au contraire, une alimentation prématurée et des boissons aromatiques et vineuses. Une névralgie intermittente, périodique, régulière, guérira par le quinquina, tandis que la même affection, également intermittente, mais sans périodicité régulière, ne sera pas modifiée par ce remède, et guérira, au contraire, par l'usage du fer et des opiacés.

Une maladie subite, singulière, qui se passe au bout de quelques heures, et qui revient d'une manière intermittente le lendemain, ou le jour d'après, est une maladie mortelle au troisième ou au quatrième accès, si, d'après *son type*, on ne reconnaît pas l'indication de laisser tout traitement symptomatique pour recourir aussitôt à l'emploi du sulfate de quinine. Chacun doit reconnaître là une fièvre pernicieuse.

Des convulsions provoquées par un tænia ne guérissent pas par les mêmes remèdes qu'on administre dans les convulsions hystériques, ou dans les convulsions symptomatiques d'une maladie du cerveau. Il en est de même de toutes les maladies dont l'élément principal a été déterminé par le médecin. Chacune d'elles a son traitement particulier, qui diffère du traitement de la même maladie, entretenue par une autre cause ou associée à un élément morbide de nature différente.

III. *Causes de la maladie.* — Les causes occasionnelles fournissent souvent des indications fondamentales à la thérapeutique. Un homme vient d'être mordu par une vipère ou par un chien enragé ; sa blessure réclame un traitement spécial, imposé en quelque sorte par la nature de la cause morbifique. Dans le premier cas, la ligature du membre au-dessus de la blessure et la cautérisation avec l'ammoniaque pourront suffire ; dans le second, ce ne sera pas trop que de recourir aussitôt à la cautérisation par le fer rouge. Un garçon boucher se présente avec un petit engorgement rougeâtre de la peau, surmonté d'une phlyctène brune, et le mal paraît sans gravité : si on ne le cautérise vigoureusement, il fera périr l'individu, car c'est le commencement d'une maladie charbonneuse par la pustule maligne.

L'asphyxie par défaut d'air, par les divers empoisonnements et par les corps étrangers des tissus ou des cavités naturelles, etc., exigent des soins particuliers exclusivement en rapport avec la nature de la cause morbifique. De la connaissance exacte et précise des causes résulte donc l'indication d'agir d'une certaine manière de préférence à toute autre.

IV. *Siège des maladies.* — Du siège des maladies découlent plusieurs indications thérapeutiques très-importantes. Ainsi le silence absolu dans les maladies du larynx, le repos des membres affectés de blessures ou de plaies, le régime le plus sévère dans les maladies de l'intestin, l'absence de travail dans les maladies

du cerveau, sont des nécessités thérapeutiques indispensables. Dans la pleurésie, la douleur de côté appelle des émissions sanguines locales sur le point douloureux. Dans les hémorragies, la thérapeutique varie, selon leur siège extérieur ou intérieur, et d'après leur situation dans un parenchyme, plutôt que surface muqueuse ou cutanée. La bronchite des grosses bronches se traite d'une manière toute différente que la bronchite capillaire. On guérit de l'œdème sus-glottique, par le moyen d'une déchirure habilement faite des replis aryéno-épiglottiques infiltrés, tandis que l'œdème sous-glottique est inévitablement mortel, si l'on ne pratique pas la trachéotomie. La pustule variolique des paupières doit être cautérisée, pour arrêter une ophthalmie susceptible d'amener la perte d'un œil, tandis que les pustules du visage peuvent être abandonnées à leur marche naturelle. L'entérite de la partie moyenne de l'intestin se guérit par les astringents administrés par la bouche, tandis que c'est par le rectum qu'il faut combattre la colite et l'entérocolite. L'emphysème du poumon entraîne d'autres indications que l'emphysème du tissu cellulaire, et ainsi de suite pour toutes les altérations organiques semblables qui peuvent se développer sur des parties différentes.

V. *Symptômes.* — Les symptômes ne sont qu'une manifestation secondaire des maladies, et cependant, chez quelques malades, ils exigent, de la part du médecin, une attention très-sérieuse, soit à cause de leur intensité, soit à cause des désordres particuliers dont ils peuvent être l'expression. La dyspnée, l'asphyxie, causées par l'engouement des poumons dans la pneumonie; la douleur des cachexies cancéreuse et syphilitique, dont la vivacité nuit au repos; la toux nerveuse des hystériques; les sueurs et la diarrhée colliquative de la phthisie; l'épistaxis dans la fièvre typhoïde; les palpitations dans les maladies du cœur; la dyspepsie, la constipation, etc., sont des phénomènes qui exigent souvent une médication particulière, en attendant que l'on ait pu triompher de la maladie principale. Ainsi les douleurs ostéocopes nocturnes, quelquefois si vives, de la syphilis doivent être calmées par l'opium, sans attendre l'action curative ultérieure de l'iode ou du mercure. Arrêter la diarrhée chez un homme phthisique, ou atteint de cachexie cancéreuse, est toujours une chose utile, car c'est le moyen de prolonger une existence impossible à conserver.

VI. *Intensité de la maladie.* — L'intensité de la maladie, sa violence, obligent à une intervention plus active, plus vigoureuse que dans les cas simples et ordinaires, et les moyens qu'on emploie sont généralement très-énergiques. De violents phénomènes inflammatoires, ataxiques ou adynamiques, par exemple, ne peuvent être abandonnés à eux-mêmes, et il faut recourir à de fortes saignées, aux antispasmodiques et aux toniques employés à haute dose.

Une maladie ne saurait être traitée de la même manière dans les différentes phases de son évolution, et le médecin doit s'inspirer, pour l'emploi de ses remèdes, de la *période du mal*. Il est évident que les moyens qu'on emploie au début ne conviennent pas à la période d'état ou à la période de déclin.

Souvent, au début, l'indication est obscure, la maladie se dessine mal, et les symptômes sont peu caractérisés: ils ne suggèrent aucune idée thérapeutique; il faut alors, d'après le précepte de Stoll, se contenter de la diète, du repos et des boissons délayantes. *Indicatione incerta, maneat in generalibus.*

Dans la période d'état, les indications sont positives, rationnelles ou empiriques; il n'y a plus d'embarras dans l'esprit du médecin. C'est le moment d'abattre les phlegmasies aiguës par la saignée et les remèdes spoliatifs; le rhumatisme, par le sulfate de quinine ou par la véraline; les hémorragies, par la saignée dérivative et les médicaments plastiques, acidules ou spécifiques; les maladies catarrhales, par les vomitifs ou les purgatifs, etc.

Plus tard, enfin, dans la période de décroissance, de nouvelles indications se présentent, soit pour interrompre la médication mise en pratique, soit pour diriger les tendances de la nature vers une bonne crise, soit pour récorporer l'organisation affaiblie par la diète ou l'action débilitante des remèdes, soit enfin pour ménager une transition entre la maladie et la santé, par un régime convenable.

VII. *Convalescence.* — La convalescence a ses indications, tant pour écarter les causes de rechutes par les émotions morales, la préoccupation intellectuelle ou la fatigue physique, que pour l'institution d'un régime alimentaire varié, aidé dans son action par les toniques, afin de faire disparaître l'anémie qui résulte toujours des maladies aiguës et chroniques, et dont la présence donne si souvent lieu à des névroses paralytiques, convulsives, névralgiques ou autres.

#### § 2. — Indications fournies par le malade.

La seconde source des indications thérapeutiques, non moins féconde que la première pour les inspirations qu'elle donne au médecin, vient de l'étude du malade, de son âge et de son sexe, de sa constitution et de son tempérament, de sa généalogie morbide, de sa santé antérieure, et enfin de l'état des forces dans le moment présent. L'étude de la maladie est complètement stérile si elle ne marche de pair avec la juste appréciation de l'état du malade. *Il n'y a pas de pleurésie*, a dit Récamier, *il n'y a que des pleurétiques*, mot profondément vrai et qui peut être appliqué à toutes nos espèces morbides. Aussi quelle pitié n'est-ce pas de voir la statistique s'emparer des maladies soumises à un traitement quelconque, pour en dédaigner d'une manière absolue l'efficacité du remède, et dire: sur tant de fièvres typhoïdes, tant de pneumonies, tant de pleurésies, etc., traitées de cette manière, nous avons réussi dans la proportion des deux tiers ou des trois quarts; donc cette médication est la meilleure.

Cette conclusion est fautive, car dans ces relevés il n'y a pas deux individus semblables par leur âge, par le tempérament, le sang et la constitution, par l'hérédité, par les maladies antérieures, par l'étendue du mal et par son siège, par la nature intime des produits morbides, par la réaction dynamique, etc. On a donc compté des maladies différentes, comme des *unités de même nature*, ce qui est une faute de raison et d'arithmétique à la fois. Jamais un médecin ne rencontre deux maladies semblables, parfaitement identiques, pour dire une pleurésie et une pleurésie font deux pleurésies. S'il veut être sincère, il n'y verra que des choses dissemblables impossibles à additionner.

Sauf un très-petit nombre de cas, relatifs à l'application de *remèdes spécifiques*, la statistique thérapeutique est fautive, mensongère et dangereuse, car elle substitue, au moyen de l'autorité des chiffres, une formule thérapeutique brute à la

détermination raisonnée, essentiellement variable du médecin, dirigée par des indications variables et mobiles. La statistique appliquée à la médecine est une excellente chose, mais il ne faut s'en servir que pour la détermination hiérarchique des symptômes et la constitution du diagnostic. Alors elle peut rendre de véritables services.

Il faut donc, vis-à-vis d'une maladie quelconque, s'occuper de ce qu'on appelait jadis le *support*, c'est-à-dire le *malade*. Si le support est vermoulu, ce qui repose sur lui risque fort de se briser. Quand la constitution ne vaut rien pour un motif ou pour un autre, il n'y a pas de résistance vitale; les maladies ont une gravité toute particulière, et il y a, vis-à-vis d'elles, des indications à remplir qu'on ne saurait impunément négliger. Ainsi, quand une pneumonie arrive après la rougeole, fièvre que laisse après elle une disposition à la gangrène de la vulve et des parties génitales, on a la tuberculose des poumons, le danger est plus grand que dans une pneumonie simple. De même dans une gangrène spontanée chez un vieillard, elle est moins grave que si elle se produit chez un sujet dont la constitution est détériorée par le diabète.

I. *Age*. — L'âge des malades, principalement le premier âge et la vieillesse, commandent une réserve très-grande dans la thérapeutique, lorsqu'il existe une maladie aiguë contre laquelle il faut recourir à des moyens énergiques. Dans les maladies aiguës inflammatoires des jeunes enfants, la saignée est impraticable et les émissions sanguines par les sangsues sont quelquefois dangereuses, à cause de l'épuisement et de l'anémie qu'elles amènent trop souvent à leur suite. Il ne faut les employer qu'avec circonspection dans les cas graves, afin de ne pas courir les chances d'accidents plus sérieux que ceux de l'état morbide à détruire.

Dans la pneumonie et dans la bronchite principalement, après la rougeole, les vomitifs répétés remplissent une indication qui n'existe pas chez l'adulte, celle de faciliter l'expulsion des mucosités bronchiques, et d'évacuer la desquamation épithéliale des bronches qui, selon moi, en sa qualité de corps étranger, sert de point de départ aux tubercules pulmonaires.

A cet âge encore il importe de nourrir légèrement les enfants dans leurs maladies, et d'augmenter l'alimentation le plus tôt possible dans la convalescence, car l'organisme, en voie d'accroissement, supporte moins bien la diète que l'organisme d'un être adulte.

Chez les vieillards, dont les maladies aiguës prennent très-rapidement le caractère adynamique, il faut de même être très-réservé dans l'emploi des médications antiphlogistique ou débilitante, et ne pas prescrire une diète trop rigoureuse. Le bouillon coupé, l'eau rougie et les toniques, trouvent chez eux leur application rationnelle et motivée par une indication fondamentale.

II. *Sexe*. — Le sexe n'est pas, d'une manière absolue, la source d'indications thérapeutiques particulières; cependant l'homme, en raison de sa force généralement plus grande, peut être soumis à une médication plus énergique que la femme. Chez celle-ci, au contraire, il faut toujours compter avec l'utérus et ses fonctions, avec la susceptibilité nerveuse, avec la faiblesse, la chloro-anémie, etc. Ainsi les femmes présentent moins souvent que l'homme l'indication de la saignée, en raison de la fausse pléthore, qui leur est si commune. La saignée est même contre-

indiquée chez plusieurs d'entre elles, à cause des accidents nerveux momentanés qu'elle entraîne à sa suite. Je citerai à cette occasion l'exemple d'une dame qui ne pouvait être saignée sans tomber en faiblesse, et sans offrir, pendant plus ou moins longtemps, une toux nerveuse hystérique qui ne cérait qu'aux petits vésicatoires morphinés.

La plus importante de toutes les questions que soulève la participation du sexe aux indications thérapeutiques est celle-ci : une femme qui a ses règles et qui tombe malade doit-elle être soumise à un traitement semblable à celui d'une autre femme de même force et de même constitution, affectée d'une maladie semblable? L'indication est-elle d'agir, ou au contraire d'attendre la cessation du flux menstruel pour commencer le traitement? L'expérience de tous a prononcé. Dans les cas ordinaires, et lorsque la maladie, quelle que soit sa nature, est peu intense, s'il n'y a pas indication formelle d'agir, il faut attendre, en prescrivant l'usage de moyens peu actifs, que la fin des règles soit arrivée. Souvent, lorsque la maladie aiguë est modérée, ce flux de sang suffit pour la faire disparaître ou pour donner le temps à la nature de l'enlever avant l'intervention de l'art. Quand, au contraire, il s'agit d'une phlegmasie aiguë grave, intense, comme une pneumonie, un rhumatisme, ou d'une fièvre continue, typhoïde ou autre, il ne faut pas se préoccuper de la fonction menstruelle, et rester inactif, si l'on croit devoir employer la saignée, l'émétique ou tout autre remède un peu énergique. Ce n'est pas quand la maison brûle qu'il faut élever des questions de préséance, pour savoir dans quel ordre on en doit sortir. Que le plus rapproché de la porte s'échappe le premier. Il doit en être de même en médecine, lorsque la vie est compromise par une maladie survenant avec l'apparition des règles. Si l'indication formelle est de saigner, il faut la remplir en courant le risque d'une suppression menstruelle. Le médecin doit courir au plus pressé et ne prendre conseil que de la nécessité présente.

J'en dirai autant de l'état de grossesse, qui doit être l'indication de différer l'usage de moyens énergiques dans les cas ordinaires et sans gravité, mais qui ne doit pas arrêter la détermination du médecin lorsque le mal, de sa nature et dans son expression, est assez violent pour compromettre la vie.

III. *Constitution*. — La constitution forte ou faible du malade est, pour le médecin, une indication d'être résolu ou réservé dans l'emploi des remèdes thérapeutiques, de manière à proportionner son intervention à la force des sujets. Il en est de même du *tempérament*. Cependant ici on trouve des indications plus particulières à remplir. Chez les personnes d'un tempérament sanguin prononcé, qui donne toujours à leurs maladies une forme inflammatoire évidente, l'indication est de recourir, soit à la saignée, soit à des émissions sanguines locales. Au contraire, chez des sujets nerveux ou bilieux qui offrent, à l'occasion de toutes leurs incommodités ou maladies, un état d'éréthisme spécial, ou un embarras gastrique plus ou moins prononcé, l'indication est de les calmer par des bains, des sédatifs, des antispasmodiques ou par des vomitifs et des purgatifs.

IV. *Hérédité*. — L'influence morbide héréditaire est assez peu en honneur au temps où nous sommes. On mêle son *sang* à un autre, aussi facilement qu'on donne une poignée de main, par intérêt ou par amitié. Qu'en résulte-t-il? Une génération nouvelle, ayant en fait le sang paternel ou maternel, et, avec lui, en